

« LA CARTE DE NOTRE TERRE ». ENJEUX CARTOGRAPHIQUES VUS PAR LES INDIENS KAYAPÓ (AMAZONIE BRÉSILIENNE)

Pascale de Robert *, Anne-Élisabeth Laques **

RÉSUMÉ. Une série de cartes réalisées avec les Indiens Kayapó devait montrer l'encerclement de la Terre Indigène par les pâturages et spatialiser des savoirs naturalistes sur un des terroirs villageois. En percevant le pouvoir de ces documents, les Kayapó ont réorienté leur demande vers l'élaboration de cartes représentant la totalité du territoire indigène. Celles-ci font émerger l'unité territoriale et sociale qu'ils souhaitent faire valoir et la carte devient un instrument utilisé notamment dans les négociations avec les non-Indiens.

• POUVOIR CARTOGRAPHIQUE • SPATIO-CARTE • AMAZONIE BRÉSILIENNE • KAYAPÓ

ABSTRACT. A series of maps was made with the Kayapo Indians with a view to showing how the indigenous land was surrounded by grazing land and to spatialise naturalist knowledge about the land around one village. When the Kayapo realised the power of these documents, they expressed their interest instead in the construction of maps representing the whole indigenous territory. These maps highlight the territorial and social unity that the Kayapo wish to emphasise and are thus a particularly useful instrument in negotiations with non-Indians.

• BRAZILIAN AMAZON • KAYAPÓ INDIGENOUS LAND • POWER OF MAPS • SPATIO-MAP

RESUMO. Um jogo de mapas feitos juntos com os índios Kayapó pretendia mostrar a Terra Indígena cercada pelas pastagens e espacializar saberes naturalistas de uma das aldeias. Percebendo o poder desses documentos, os Kayapó mudarão a sua demanda para elaborar mapas « geopolíticas » que representem a totalidade do território indígena. Elas fazem emergir a unidade territorial e social que desejam defender frente aos brancos: o mapa torna-se uma ferramenta importante nas negociações territoriais e na resolução de conflitos com os não-índios.

• AMAZÔNIA BRASILEIRA • KAYAPÓ • MAPA E IMAGENS DE SATELITE • PODER CARTOGRÁFICO

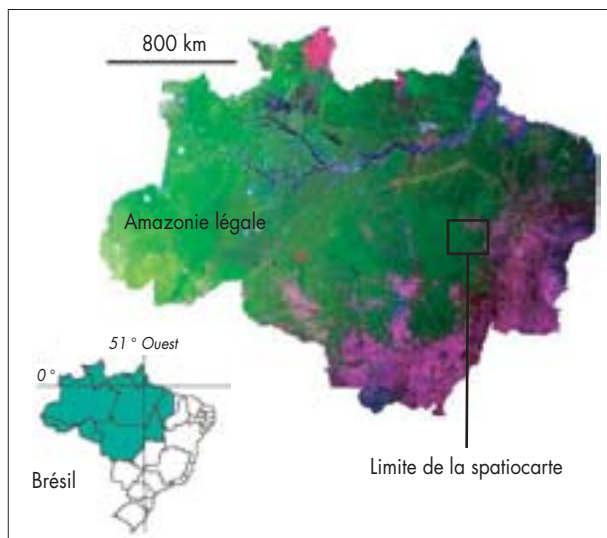
Cet article présente quelques résultats d'une recherche sur la construction de cartes destinées à des populations indigènes et à des organismes indigénistes de l'État du Pará, en Amazonie brésilienne (1). Nous insisterons ici sur l'intérêt méthodologique d'une démarche qui s'est en fait imposée à partir d'une demande de la population. À chacune des étapes de la réalisation des « produits demandés », il s'agissait de rester à l'écoute des Indiens auxquels le produit final est en réalité destiné, tout en respectant les limitations techniques du travail de cartographie. Comment procéder pour que le produit final « carte » puisse être réellement approprié par les Indiens, qu'ils en soient effectivement les auteurs, tout en construisant un document intelligible par tous, communauté indigène, institutions et chercheurs ?

Le territoire Kayapó, terre de conflits et d'enjeux

La constitution brésilienne reconnaît aux Indiens des droits d'usage exclusifs sur les terres qu'ils occupent traditionnellement. Ces *Terras indígenas* (TI) constituent aujourd'hui presque 20 % de la superficie de l'Amazonie légale ; en outre, la moitié de la surface encore couverte de forêt ombrophile se trouve dans les réserves indiennes (ISA, 1999) qui représentent de formidables enjeux, tant dans les perspectives d'exploitation que de protection des ressources et des milieux forestiers. Le Sud de l'État du Pará est par ailleurs connu pour la violence et la constance de ses conflits fonciers : la terre et ses ressources naturelles y sont toujours des biens disputés entre populations migrantes et autochtones, grands propriétaires, colons, exploitants de bois ou éleveurs

* IRD (Institut de Recherche pour le Développement, UR 078)-LAGET-Universidade Federal do Rio de Janeiro. E-mail : pascalederobert@aol.com

** Université d'Avignon et des Pays du Vaucluse, 74 rue Louis Pasteur, 84110 Avignon cedex 01. E-mail : anne-elisabeth.laques@univ-avignon.fr



1. Localisation de la spatiocarte

de bovins. Depuis la construction des grandes routes qui traversent l'Amazonie de *terra firme* éloignée des fleuves et restée de ce fait longtemps isolée, des régions entières se sont trouvées brutalement incorporées aux réseaux d'échanges régionaux. Les routes et les politiques publiques qui avaient favorisé le défrichement, la mise en pâturage de ces régions de forêt et l'installation de migrants venus de toutes les régions du Brésil transformèrent radicalement les paysages et les structures spatiales de l'Amazonie. Les populations indigènes ont payé cher ces initiatives qui devaient servir le « développement » de la région. Aujourd'hui, la majorité d'entre elles se trouve en possession de droits territoriaux officiellement reconnus mais occupent aussi des espaces boisés qui font l'objet d'autant plus de convoitises que la plupart des terres accessibles et à législation non spécifique, dans le Sud du Pará, sont désormais transformées en pâturages ou déboisées.

Les Indiens de la Terre indigène Kayapó (TIK) avec lesquels nous avons travaillé sont dans cette situation. On recense 6 300 Kayapó, qui se dénomment eux-mêmes Mebêngôkre, répartis dans une quinzaine de villages autonomes appartenant à six TI couvrant au total environ 100 000 km². L'expansion rapide de la déforestation, entre Redenção et São Felix do Xingú notamment, avait suscité une intense mobilisation des Indiens pour la protection de leur territoire, que l'or et le bois d'acajou rendaient vulnérable (Turner, 1999). Certains dirigeants indiens ont pris part à l'exploitation illégale du bois au sein de la TIK ; aujourd'hui, la plupart cherchent des alternatives plus

« écologiquement correctes » pour répondre aux besoins (transport, communication, santé, éducation, surveillance) que le gouvernement brésilien ne satisfait pas correctement.

La demande des Indiens

C'est dans ce contexte qu'est née la demande des Indiens lors de premières négociations sur les conditions de la recherche sur le terrain (de Robert, 2001). L'anthropologue devait s'engager à rapporter et commenter des documents concernant la communauté et susceptibles de lui être utiles (publications, programmes de recherche et d'aides au développement, articles de presse, photographies, informations techniques et, bien sûr, cartes). Les documents cartographiques sur la région et sur les terres indigènes en particulier sont encore peu nombreux, souvent imprécis, parfois erronés ou trop anciens. Nous avons donc présenté au village quelques images du satellite Landsat centrées sur les villages du Nord des terres kayapó.

Notre recherche n'envisageait pas, dans un premier temps, de travailler à partir de cartes. Mais ces images ont suscité un grand intérêt parmi les Indiens, qui ont fait preuve d'une capacité et d'une qualité de lecture exceptionnelles. Dans leurs commentaires, ils insistaient d'abord sur le contraste marqué entre le rose et le vert (2), les pâturages et la forêt, la « terre des Blancs » et « notre terre ». Avec l'image de satellite, la menace de l'encerclement par les pâturages, et donc de possibles invasions futures, est devenue visible pour l'ensemble de la population, alors qu'elle se manifeste de manière diffuse dans le quotidien de la vie au village. Comme le souligne un chef, la menace matérialisée par le contraste des couleurs peut aussi être utilisée stratégiquement pour « montrer [aux autres] ce qui est à nous... notre terre, c'est la forêt ». Le premier village a d'abord demandé une carte qui donne une existence à la Terre indigène et en signale les frontières, notamment la plus proche, au nord-ouest, rectiligne et régulièrement affectée par les feux annuels destinés à nettoyer les pâturages des grands propriétaires voisins. Dans un autre village, plus éloigné de la frontière rose et dans lequel se concentrent nos recherches, il avait été convenu de travailler à l'échelle du territoire villageois pour une spatialisation des savoirs sur le milieu (itinéraires de chasse, localisation des jardins anciens et nouveaux, chemins, types de végétations, toponymie locale, etc.). Les Indiens espéraient une restitution de résultats « utilisables à l'école » et qui ne soit pas écrite – seule une minorité peut lire le portugais – mais imagée. Dans les deux cas, les

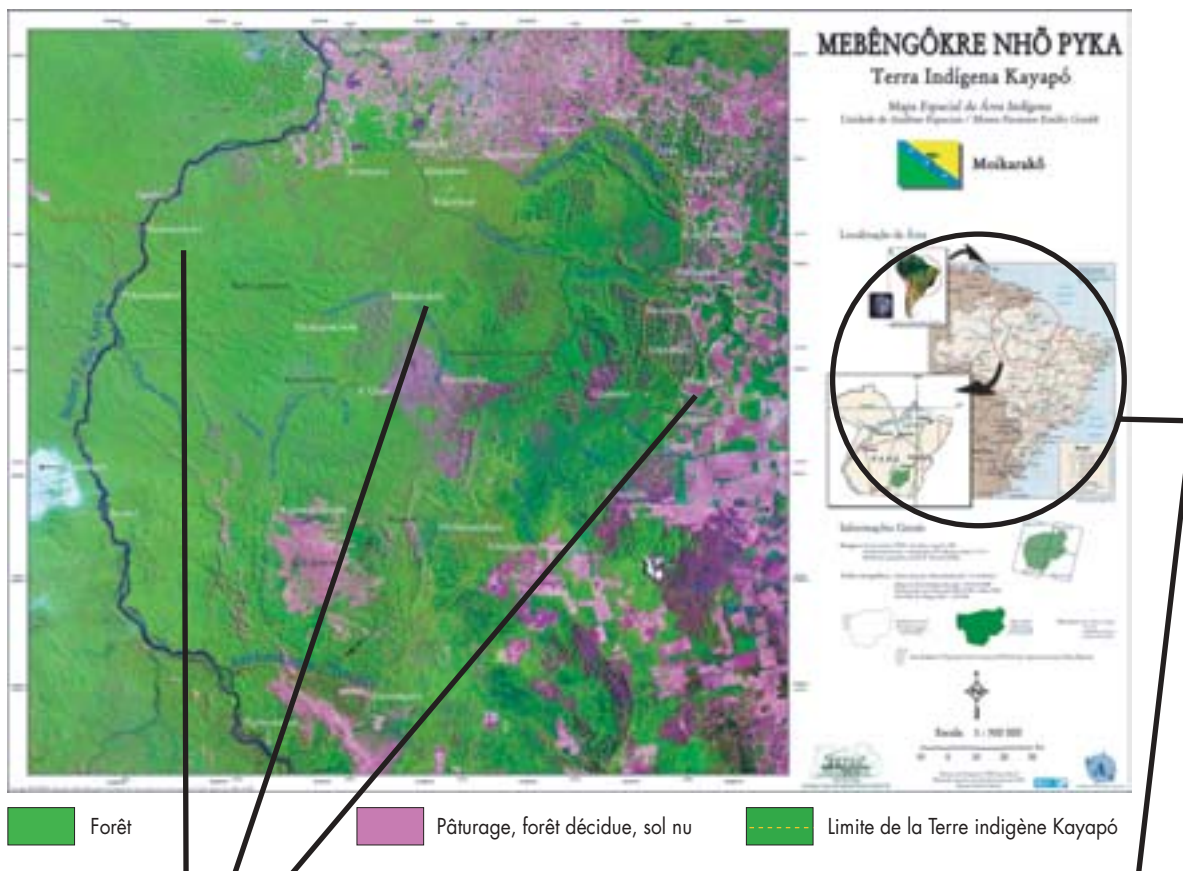
Kayapó se repèrent assez bien sur les images (3) à partir du réseau hydrographique et de grands ensembles de végétation. Nous avons ainsi choisi l'image de satellite comme fond de carte pour l'élaboration de jeux de cartes thématiques.

Les propositions cartographiques : des documents en constante élaboration

Avec l'idée de proposer des outils utiles à la gestion de l'espace, autant à l'échelle des terres indigènes qu'à celle, plus vaste, des régions voisines, on a cherché à élaborer des produits cartographiques qui puissent répondre à l'intérêt des Indiens ou stimuler leurs réactions. Il s'agissait d'abord de déterminer et de hiérarchiser chaque catégorie d'informations, puis de trouver les moyens de les obtenir. Le traitement

numérique des images Landsat devait permettre l'identification des « objets » à individualiser (réseau hydrographique, relief, structures géologiques, formations végétales, densité des canopées, implantation des villages). Le savoir-faire du géographe donnait ensuite les moyens de combiner ces couches d'information pour réaliser des cartes sur les dynamiques socio-écologiques. En procédant de cette manière, il est possible d'explorer la forêt à travers l'image, d'y découvrir et d'y distinguer des catégories idéelles et d'exploiter, à la demande, ces informations pour la production de documents thématiques (Faure et de Robert, 2000).

La méthode cherchait aussi à maintenir la possibilité d'un dialogue ; l'objectif étant de produire des cartes toujours « inachevées », c'est-à-dire toujours susceptibles d'être



Les Indiens ont voulu localiser et nommer leurs villages pour montrer l'importance du peuplement de leur territoire.

Dans la légende, ils ont voulu localiser la Terre indigène Kayapo à l'échelle régionale, nationale (Parà, Brésil) et à l'échelle internationale (Amérique latine, Monde). Par cet emboîtement scalaire, les Indiens revendiquent une place sur la planète : « Nous aussi, nous sommes des habitants de la terre ».

2. La carte de « notre terre »

améliorées et réappropriées par les populations concernées. La « carte », plastifiée, reste accessible à tous, elle peut être révisée, raturée, corrigée ; inlassablement commentée, elle est également expliquée et critiquée lors de réunions publiques dans le *ngobe* (4) organisées par l'un ou l'autre des dirigeants du village (fig. 3 et 4).

Des cartes trop dangereuses

Lors de l'une de ces restitutions, le projet initial est brusquement remis en question. Dans la nuit précédant le début d'une fête importante, les Kayapó exigent soudain une nouvelle présentation de la carte. Faite dans le *ngobe* au milieu d'hommes peints arborant leurs parures de plumes et leurs armes, elle suscite de nombreux et véhéments discours qui questionnent d'abord le rôle des chercheurs puis les somment d'arrêter immédiatement tous les travaux cartographiques concernant le territoire villageois (jardins et types de forêts notamment). Le contexte politique et social de la restitution de cette première spatio-carte, en l'an 2000, doit ici être précisé. Les parents et amis venus des villages voisins pour la fête se retrouvaient aussi pour discuter de sujets alors préoccupants pour les Kayapó : la multiplication de cas de malaria, les disputes entre villages voisins, les rumeurs au sujet des risques de la biopiraterie, les discussions législatives à propos du Statut de l'Indien, le scandale de la vente de faux titres de propriété sur les terres indiennes à São Felix, les exubérantes manifestations festives qui se préparaient dans tout le pays à l'occasion des 500 ans du Brésil. Ces événements, réinterprétés globalement par la communauté comme une sorte de *revival* des premiers contacts avec les Blancs, ont également fait apparaître les dangers de la carte telle qu'elle avait pourtant été jusque-là pensée. Un document présentant les catégories vernaculaires de végétation forestière ne serait-il pas un outil facile à utiliser par les exploitants de bois ? Le chercheur ne serait-il pas complice de ceux qui veulent s'approprier les savoirs des Indiens ? Mais c'est surtout l'échelle de projection qui est apparue préoccupante : « Si tu fais une carte du village de Moikarakô tout seul, alors moi je serai pareillement tout seul au moment de lutter pour mon peuple » harangue un chef. En montrant les limites du territoire d'un seul village de la réserve, les cartes pourraient aussi laisser voir, voire provoquer, des divisions internes entre villages. Document que l'on sait destiné à être lu aussi par les non-Indiens, la carte devient un objet politique ; elle doit donc être celle d'un seul peuple habitant plusieurs villages mais occupant un territoire unique, homogène, continu et clairement différencié du contexte régional.



3. Présentation des documents réalisés

Cette même nuit, les Kayapó ont formulé une nouvelle demande : « La carte d'un seul village, ça ne peut pas marcher parce que c'est un mensonge... Ce que nous voulons faire, c'est une carte de notre terre à nous tous, *pyka kuni*. »

Une carte de notre terre à nous les Mebêngôkre (fig. 1)

Ainsi sont apparus les enjeux de la carte (5) qui montre, ou ne montre pas, les divisions humaines et politiques de l'espace. Le projet centré sur un seul village est élargi à une demande plus collective, plus « politique » d'une carte où toute la Terre indigène Kayapó-Gorotire est unie, et même ré-unie, sur le papier : outre les couleurs montrant l'opposition déjà commentée entre forêts et pâturages, on veut que soient clairement représentés la limite de démarcation d'après le tracé de documents de la FUNAI et les noms de tous les villages, anciens ou nouveaux, petits ou grands (6). Ce qui semblait destiné à décorer le mur de l'école pourrait devenir une arme bonne à utiliser par tous les Kayapó dans les relations et les négociations avec les non-Indiens. L'apposition d'un drapeau spécialement élaboré pour l'occasion confirme la coloration politique de l'initiative.

Lors de réunions postérieures dans le village de Moikarakô mais aussi en ville avec des Indiens de différents villages de la TI, de nouvelles corrections à une première spatio-carte ont été incorporées : toutes montrent d'abord l'intérêt stratégique de la carte pour une revalorisation du territoire indien aux yeux des autres et, par suite, l'affirmation de sa légitimité. « Nous n'avons pas de cartes, eux ils en ont toujours. Maintenant, on peut montrer que la vraie limite de démarcation, c'est celle-là. »



4. Séance de discussion « difficile » autour des cartes

L'élaboration de la carte et de sa légende (en examinant simultanément d'autres exemples de cartes régionales) a suscité des débats animés entre les participants, par exemple sur les thèmes suivants :

- incorporer une aire indigène kayapó distante mais dont le statut de TI n'est pas encore reconnu à part entière par la loi brésilienne : « ils sont nos parents, nous devons nous battre ensemble pour cela à Brasilia : il faut les mettre avec nous sur la carte » ;
- soustraire, ou différencier par la graphie, les noms de certains villages qui font l'objet de rivalités ou de conflits actuels sérieux entre les Indiens eux-mêmes ;
- élaborer des cartes individualisées pour certains villages, mais sans y représenter des limites territoriales ;
- inclure les limites administratives brésiennes (municipes) qui « partagent » la Terre indigène mais expliquent aussi les relations privilégiées que certains villages peuvent maintenir avec les représentants du pouvoir régional (mairies, entreprises).

C'est surtout la toponymie qui a suscité le plus de discussions : devait-elle apparaître en version bilingue, seulement en mebêngôkre ou en portugais ? Pouvait-on inclure des noms de lieux autrefois habités et nommés mais se trouvant désormais hors de la TI, dans la « terre des Blancs » ? La densité toponymique des cartes est apparue essentielle, comme signe de l'occupation et de l'utilisation effective d'un territoire dont on se sent parfois dépossédé. « Ils disent que notre terre est vide... Il y a des gens qui ne savent rien, ils croient qu'il n'y a personne. Mais c'est faux, il y a beaucoup de villages et nous aussi nous pouvons mettre plein de noms de lieux sur notre carte. »

À quoi sert la carte ?

La spatiocarte telle qu'elle est présentée ici peut être considérée comme terminée. Mais elle a ensuite été utilisée par les Indiens comme matrice ou comme illustration pour l'élaboration de nouveaux documents moins directement liés à des questions proprement territoriales. Pour inclure une dimension temporelle – toujours associée à la dimension spatiale dans les discours des anciens qui racontent l'histoire du peuple Kayapó à travers celle de ses scissions et migrations successives – les jeunes dirigeants ont représenté par des flèches la chronologie de la fondation des différents villages depuis l'*aldeia* originelle de Pykatoti. Ce document a d'ailleurs été choisi pour accompagner les photos et le texte du dossier réalisé par les Indiens de Moikarakô pour une ONG disposée à les aider à acquérir un bateau. À cette dernière carte, ils voudraient maintenant rajouter les noms des plus prestigieux de leurs chefs. Pour combler le « vide toponymique » apparu à la comparaison avec d'autres cartes régionales, mais aussi pour que « les enfants sachent où sont les endroits dont ils entendent parler mais où ils ne vont plus », on fabrique des cartes intitulées « cheminements des vieux » auxquelles collaborent des anciens (qui racontent leurs déplacements depuis l'enfance) et des jeunes (qui repèrent ces lieux sur la carte). En association avec les représentants d'institutions chargées de la santé indigène, on a également élaboré plusieurs cartes présentant des données démographiques, la répartition des maladies officiellement déclarées et des centres de soins (Chanavas, 2001).

Dans toutes ces initiatives, auxquelles il nous a été demandé de participer, les Kayapó ont utilisé les travaux effectués à partir des images de satellite dans une démarche de réhabilitation de particularités culturelles et de valorisation identitaire. D'une certaine manière, ils cherchent à produire des documents supports de nouveaux dialogues : entre générations à l'intérieur même du village ou entre villages, entre Indiens et non-Indiens pour des relations qui pourraient se baser un jour sur la coopération et non plus le conflit.

Conclusion

Finalement l'un des objectifs initiaux de la recherche – à savoir la spatialisation de savoirs locaux étudiés à l'échelle d'un village dans le cadre d'une analyse plus large du changement social en Amazonie – a donc dû être (provisoirement) laissé de côté, à la demande impérieuse des Indiens. Un échec ? Au contraire, preuve est faite que

le matériel restitué au cours de cette expérience reste effectivement appropriable par la population (notre souhait), laquelle, en outre, s'est montrée très « géographe » dans son ambition d'utiliser stratégiquement des spatiocartes au cours de ses diverses négociations avec les non-Indiens (*kuben*) qui détiennent habituellement seuls ces instruments de pouvoir que sont les cartes. De plus, les travaux des chercheurs n'ont pas été interrompus mais réorientés en fonction de l'utilité ou des applications qu'on aura pu leur trouver dans des conjonctures particulières. Cette appropriation du travail cartographique par les Kayapó ne doit pas seulement être comprise comme la marque d'une prise en charge de problèmes purement territoriaux, les conflits fonciers par exemple, mais aussi comme un travail du groupe lui-même sur la manière de se présenter à l'extérieur, soit une forme de construction identitaire. Si le travail à partir de l'image a pu avoir ici du succès, c'est également parce que les liens entre société et territoire apparaissent certainement de manière plus évidente aux populations qui se trouvent dépendre d'un espace à législation spéciale mais néanmoins menacé dans son intégrité par les pressions et les jeux de l'économie et de la politique régionale, nationale et internationale. L'intérêt et la participation active des Indiens aux « affaires de la carte de Moikarakô » (*negocios do mapa*) montrent bien l'importance de l'acquisition de nouveaux instruments et techniques qui puissent donner les moyens d'inventer des alternatives de développement, en forme de compromis, pour le contrôle du territoire, l'affirmation d'une autonomie ou la gestion durable des ressources locales (7).

Une partie de ce travail a été présentée au Xe Congrès Mondial de Sociologie (de Robert, 2000). Nous tenons à remercier Jean-François Faure, Benoît Chanavas, René Pocard-Chappuis et Adalberto González pour leur participation sur le terrain ou au laboratoire.

- (1) Projet IRD/MPEG/UAS, Museu Paraense Emilio Goeldi, Belém: « Conflitos territoriais e cartografia. Um enfoque antropológico na região de São Felix do Xingú (PA) ».
- (2) La composition colorée est définie pour mettre en évidence la couverture forestière sempervirente (tons verts), et la végétation sèche, plus le minéral – pâturage, forêt décidue, sol nu, bâti – (tons roses) (fig. 1).
- (3) De fait, le dessin est loin d'être étranger à leur culture; outre les peintures corporelles, un art féminin d'une grande complexité

technique et symbolique, on dessine parfois sur le sol des « cartes » qui représentent à la fois l'espace et l'histoire (des migrations, de la fondation des villages) et accompagnent, sans jamais les supplanter, les discours des anciens.

- (4) Maison publique de réunion des hommes; le *ngobe* se trouve normalement au centre de la place circulaire autour de laquelle s'organisent les maisons d'habitation.
- (5) Réalisation: Jean-François Faure, Laboratoire UAS Unidade de Analises Espaciais du Museu Goeldi de Belém.
- (6) FUNAI (Fondation nationale de l'Indien) est l'organisme public chargé des affaires indiennes au Brésil.
- (7) Il faut signaler au moins deux expériences intéressantes déjà menées dans ce sens chez les Kayapó du village Xikrin Cateté (Giannini 2001) et celui de A'Ukre (Zimmerman *et al.*, 2001).

Références bibliographiques

- ALMEIDA W., 1994. *Carajás: a guerra dos mapas*, Belém: Ed. Falangola, 329 p.
- ARVELO-JIMÉNEZ N., CONN K., 1995, « The Ye'kuana Self-Demarcation Process », *Cultural Survival Quarterly* (18) 4, p. 40-42.
- CHANAVAS B., 2001. *Atlas du territoire indigène Kayapó*, mémoire de Maîtrise, Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse.
- FAURE J.-F., de ROBERT P., 2000. « Télédétection et ethnologie: une expérience de cartographie en Terre Indigène Kayapó, État du Pará, Brésil ». Colloque SFPT, Topographie et télédétection en milieu tropical humide, Cayenne.
- GIANNINI I. 2001, « Para entender o polêmico projeto de exploração madeireira na TI Xikrin do Cateté », *Povos Indígenas no Brasil 1996-2000*, ISA, São Paulo, p. 495-499.
- GONZÁLEZ N., HERRERA F., CHAPIN M., 1995, « Ethnocartography in the Darién », *Cultural Survival Quarterly* (18) 4, p. 31-33.
- ISA, 1999, *Mapa Amazônia Brasileira 2000*. Instituto Socioambiental. São Paulo.
- ROBERT P. de, 2000. « Mapping our land: histories and geographies of a Mebêngôkre village (a methodological proposal for the use of satellite images in social sciences) ». *Social Forestry*, X Congresso Mundial de Sociologia Rural, Rio de Janeiro.
- ROBERT P. de, 2001, « Quand l'ethnologue devient "informateur privilégié". Notes de terrain en pays kayapó ». *Les Ateliers de Caravelle* (18), p. 76-82.
- TURNER T., 1999, « La lutte pour les ressources de la forêt en Amazonie: le cas des Indiens Kayapó au Brésil ». *Ethnies Documents* (13) 24-25, p. 115-148.
- ZIMMERMAN B., PERES C.A., MALCOM J. R., TURNER T., 2001. « Conservation and development alliances with the Kayapó of South-Eastern Amazonia, a tropical forest indigenous people ». *Environmental Conservation*, 28 (1), p. 10-22.